

Proche de l'opéra-comique français, la zarzuela espagnole est très peu connue de ce côté-ci des Pyrénées. Difficile de résister au charme sensuel et un rien canaille qui se dégage de ces œuvres primesautières.

La zarzuela à la conquête de Paris

La Generala au Châtelet : les 27, 29, 31 mai, 1^{er} (matinée), 3 juin.
Tél. : 01.40.28.28.40.
www.chatelet-theatre.com

La musique ignore les frontières, paraît-il. Une vérité qu'il ne faudrait pas asséner trop vite. Car si opéras, concertos, symphonies n'ont guère eu de mal à les franchir, certaines formes très spécifiques n'ont pas eu cette facilité. Que sait-on, au-delà des Alpes, de l'opérette française, Offenbach mis à part ? Ou en France de sa rivale viennoise, limitée, dans l'Hexagone, à Johann Strauss fils et Franz Lehár ? Pour ne rien dire de la zarzuela, emblématique de l'Espagne. En presque trois décennies, Paris n'en a applaudi, sauf erreur, que deux. Et pourtant les plus beaux fleurons de l'école de chant ibérique, Teresa Berganza, Montserrat Caballé, Victoria de los Angeles, Plácido Domingo, José Carreras, Alfredo Kraus, se sont efforcés d'en être les ambassadeurs autour de la planète, y consacrant enregistrements et récitals.

Si l'histoire de la zarzuela remonte au XVII^e siècle, c'est au XIX^e qu'elle commence à prendre le visage qu'on lui connaît, proche de l'opéra-comique français (qui lui inspira des livrets à plus d'une reprise), avec des intrigues légères et souvent amusantes, des personnages auxquels les spectateurs peuvent faci-

lement s'identifier, des musiques rythmées et colorées, entretenant avec la danse des rapports étroits, des mélodies qu'on peut retenir aisément, qu'on reconnaît par leurs tournures typiques sans que pour autant elles tombent dans un folklore de mauvais aloi. Aucun mélomane un tant soit peu curieux ne résiste au charme sensuel et un rien canaille qui se dégage de ces œuvres sans prétention aucune.

La zarzuela, Emilio Sagi, metteur en scène, la pratique, et depuis longtemps. Il la définit comme « un genre musical très populaire, à mi-chemin entre l'opéra et la comédie, avec des textes parlés, un genre qui vient du peuple, qui est écouté par le peuple, et dont les personnages sont des gens du peuple ». Avec des exceptions, comme « La Generala », justement, qui offre une vision très ironique de l'aristocratie et des classes dominantes, et dont l'action se situe en Angleterre, où s'est réfugié le souverain d'un royaume de fantaisie.

Selon Sagi, si la zarzuela a eu du mal à franchir les Pyrénées, c'est avant tout la faute des Espagnols : « Nous avons toujours eu tendance à penser que ce qui se passe ailleurs est mieux et plus intéressant, nous avons de grands musiciens, mais nous n'en parlons pas assez, et nous avons mal défendu la zarzuela, même si nos grands chanteurs en proposaient des airs dans les récitals qu'ils donnaient à

l'étranger. Le genre est entré en décadence après la Seconde Guerre mondiale ; monter des spectacles coûtait très cher et les compagnies privées n'avaient que des moyens limités, c'était encore l'époque des décors en carton-pâte, ce que l'on ne peut plus faire aujourd'hui. »

Renaissance scénique

La renaissance scénique a commencé voici une vingtaine d'années ; le ministère de la Culture a décidé que la zarzuela devait disposer des moyens économiques qu'elle mérite et qui peuvent assurer la qualité des représentations. Des chercheurs, des musicologues, ont entrepris un travail de fond. Des hommes de théâtre s'y sont mis, car Emilio Sagi insiste avec raison sur ce fait : pour redonner au genre une actualité, il faut de l'argent, mais il faut aussi de l'intelligence. Reste un problème récurrent, qui touche aussi l'opérette : celui des livrets. « Ils sont souvent obsolètes, et nécessitent une adaptation. "La Generala" a été créée en 1912, à Madrid. J'ai déplacé l'action entre les deux guerres, car l'époque me paraissait plus théâtrale, mais je ne serais pas allé plus loin. Il faut attirer un nouveau public, mais il ne faut pas décourager les spectateurs plus âgés, qui se réfèrent à une tradition. »

Créé en 1856, le Teatro de la Zarzuela de Madrid rend aujourd'hui visite à Paris. Les amateurs d'art lyrique se réjouissent de sa venue.

MICHEL PAROUTY

En pratique

En disque

Tomas Breton : « La Verbena de la Paloma ». Plácido Domingo, María Bayo, direction Antoni Ros-Marba (Auvidis/naive).

Federico Moreno Torroba : « Luisa Fernanda ». Plácido Domingo, Verónica Villaroel, direction Antoni Ros-Marba (Auvidis/naive).
Amadeo Vives : « Bohemios ». María Bayo, Luis Lima, direction Antoni Ros-Marba (Auvidis/naive).
Amadeo Vives : « Dona Francisquita ». Plácido Domingo, Ainhoa Arteta, direction Miguel Roa (Sony).

Amadeo Vives : « Dona Francisquita ». Alfredo Kraus, María Bayo, direction Antoni Ros-Marba (Auvidis/naive).

En DVD

Tomas Breton : « La Verbena de la Paloma », direction Miguel Roa (Decca).

Federico Moreno Torroba : « Luisa Fernanda ». Plácido Domingo, Mariola Cantarero, direction Jesús López-Cobos (Opus Arta).

A lire

Antoine Le Duc : « La Zarzuela, voyage autour du théâtre lyrique espagnol, 1832-1910 » (Mare et Martin).



Artis Acoustic

« La Generala » offre une vision très ironique de l'aristocratie et des classes dominantes.